

***Max Jacob - Edmond-Marie Poullain, Correspondance 1920-1940***

édition établie et annotée par Jacqueline Gojard & Olivier Messac, préfaces de Jacqueline Gojard et Ralph Messac, éd. Ex Nihilo, 2015, 136 p.

Max Jacob et Edmond-Marie Poullain se sont rencontrés en 1905. Ils s'éloignent l'un de l'autre lorsque Poullain s'installe en province, mais se retrouvent chez les Lazarus en 1920. Leur correspondance commence la même année. Elle comporte vingt-deux cartes et lettres de Max Jacob et neuf lettres de Poullain et couvre une période de vingt ans. C'est donc une amitié qui a duré presque quarante ans. Comme toute correspondance de Jacob, celle-ci ajoute à nos connaissances biographiques (et psychologiques) du poète et de son œuvre. Nous reconnaissons aussi le Max Jacob d'autres éditions : les séjours à Saint-Benoît, sa santé, le voyage en Espagne. Nous apprenons plus sur sa tournée des châteaux en 1927 : « Le château de Loches seul m'a touché : c'est une prison terrible et souterraine où j'ai eu très peur. J'ai songé à l'enfer [...] » (p. 101). Max Jacob a apparemment sollicité l'opinion du juriste Poullain sur ses problèmes avec Gallimard, et nous surprend lorsqu'il avoue : « [...] Gallimard est pingre, mais il est honnête et, en somme, sa firme est flatteuse » (p. 99). Les précisions sur la vie et la carrière de Poullain sont précieuses pour ceux qui connaissent mieux la vie du poète. Poullain fit un bref séjour à Paris entre 1903 et 1905, en principe comme étudiant en droit, mais en fait pour tenter ses chances comme peintre. Entre autres il connaissait Apollinaire et Salmon, et participa un peu à la vie artistique et littéraire de l'époque. Il regrette cependant la Haute Normandie, son pays natal, et s'installe à Valognes

où il gagne sa vie d'abord comme avocat. Il se marie, devient père de deux filles et se fera juge de paix après la guerre dans la région de Saint-Lô. D'intéressantes lettres décrivent les villes où il habite et ses difficultés de juriste. Il n'abandonne jamais tout à fait ses intérêts artistiques ; juste après la guerre il écrit à Max Jacob : « J'étais peintre et avocat amateur. Je suis maintenant juge de paix et peintre du dimanche » (p. 45). Seulement ce n'est pas Picasso que Poullain admire, c'est Millet ; il écrit à Jacob : « [...] j'ai fui Paris sursaturé, les libertés artistiques conquises à la bombe, l'inquiétude qui a amené le cubisme [...] le besoin de nouveauté à tout prix, le commercialisme de l'art » (p. 41). Les deux amis ont beau être de la même époque (Max Jacob : 1876-1944 et Poullain : 1878-1951), leurs esthétiques sont complètement différentes. Comme le signale Jacqueline Gojard dans sa préface :

*L'originalité de leur correspondance tient cependant moins aux similitudes [entre les deux hommes] qu'à des divergences multiples, voire des oppositions frontales [...] En fait les deux épistolaires ne sont d'accord sur rien [...] et c'est paradoxalement ce qui fait le charme de leurs échanges (p. 12-15).*

Ils émettent des points de vue opposés sur la religion, l'art, la littérature, la politique, sans pourtant qu'il n'y ait vraiment dispute. Cette édition a été copieusement et impeccablement annotée par Jacqueline Gojard et Olivier Messac. La préface de celle-là nous élucide sur le contenu des lettres ; une deuxième préface de Ralph Messac, gendre de Poullain, raconte l'histoire du projet initial de publication de cette correspondance. L'ouvrage est enrichi par des photos et également par des gravures, pointes sèches et eaux-fortes de Poullain. La couverture est ornée d'une gouache tout à fait étonnante de Max Jacob. Intitulée « Ecce homo », elle montre un Christ-Picasso au centre, avec un Max Jacob en moine priant à sa droite, et une Fernande Olivier attentive à sa gauche. Jacqueline Gojard nous en donne une interprétation :

*Le drame vécu par le poète [...] ne fut-il pas d'aimer passionnément un homme (Pablo), épris d'une femme (Fernande), sachant que le destin du peintre était de les trahir tous, les amis comme les peintres, parce qu'il n'avait qu'une seule passion dans la vie, celle de son art (p. 20).*

Nous n'avons que deux regrets. Si les lettres avaient été numérotées, si les numéros de notes de la fin des lettres ne recommençaient pas à chaque page, il serait plus facile d'en citer des passages. Par ailleurs, vingt et une enveloppes de dates autres que celles des lettres présentées signalent une correspondance au moins deux fois plus longue que celle-ci ; nous partageons donc notre regret avec Ralph Messac qui espère que « ces lettres n'ont pas été détruites et dorment encore au fond d'un tiroir, d'où elles reparaitront peut-être un jour » (p. 31).

Anne KIMBALL